* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 13 mai. — N° 4. *

LA MAISON NOIRE

par Édouard AUJAY

— Oui, je plaisante, répondit le commissaire. N'écrivez surtout pas ç dans votre « Cosmos ». Ça nuirait à mon avancement... Maintenant, je voudrais bien voir Mademoiselle Maillebois... Cher ami, rendez-moi donc le service d'aller la chercher.

Jean Favier posa son crayon et son bloc-notes et grimpa quatre à quatre les deux étages de la villa. Il frappa à la porte de la jeune fille et s'annonça :

— C'est Favier... Le commissaire Brisach voudrait vous voir, Mademoiselle.

— Entrez !

Il ouvrit et s'aperçut que la jeune fille était dans l'obscurité.

— La lumière est à votre gauche.

Il la trouva assise dans un grand fauteuil de repos, en apparence très calme.

— Où en est-on ? demanda-t-elle, d'une voix lasse et neutre.

— Nulle part, pour l'instant. Mais Brisach, je puis vous le dire parce que je le connais bien, ne se presse pas. Il a une méthode à lui. Il interroge d'abord superficiellement, puis médite. Une mémoire prodigieuse. Dans huit jour, il vous répétera sans note toutes les paroles que vous avez prononcées devant lui.

— Il faut donc que je pèse mes mots ?

— La plus simple, je crois, c'est d'être franche, très franche. D'ailleurs, vous n'avez rien à cacher, n'est-ce pas ? Vous êtes en dehors du crime, et en dehors de toutes les combinaisons financières de votre famille ?

— Oh ! certes ! affirma-t-elle.

— Alors, venez... Un moment pénible pour vous, et l'on vous laissera tranquille.

Favier prit les deux mains de la jeune fille et l'attira vers la porte de la chambre.

— Soyez courageuse ! lui dit-il.

— Je la suis. Je le suis à un point que j'en suis étonnée.

Leur pas, sur le tapis de la chambre, ne s'entendaient pas. Ils furent sur le palier et descendaient déjà les premières marches de l'étage lorsqu'une ombre se profila sur le mur, au-dessous d'eux. Favier se pencha vivement : il reconnut le commissaire Brisach qui se hâtait de rentrer dans le bureau et qui, aussitôt, élevait la voix comme pour une conversation commencée.

Jean Favier fut interrit de cette ruse « Ah! ça, pensen-t-il, serait-ce vrai qu'il nous soupçonne ? Il parlait donc sérieusement, tout à l'heure, lorsqu'il m'a dit : « Je ne vois qu'un coupable, c'est vous ! »

— Approchez, Mademoiselle, dit très doucement Brisach, dès qu'il aperçut les deux jeunes gens. Je m'excuse, mais les circonstances... pénibles... m'obligent à vous demander...

— Oh ! Monsieur le commissaire, je suis préparée à ce calvaire, croyez-moi.

— Et puis, n'est-ce pas, il faut bien que l'on retrouve l'assassin de votre père... Vous n'avez aucun soupçon, vous, Mademoiselle ?

— Si j'en avais, je ne vous les dirais pas.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que des soupçons, c'est flou, c'est inexistant, c'est vague et c'est terrible à la fois.

Favier crut alors pouvoir intervenir :

— Avec Brisach, Mademoiselle Maillebois, il n'y a aucun danger. Brisach n'arrête jamais que lorsqu'il a une certitude, des preuves. Et ce sont souvent les soupçons les plus inconsistants qui conduisent à la vérité...

Le commissaire sourit.

— Alors, je vous écoute, Mademoiselle... Dites-moi comment vous avez vécu cette soirée.

La jeune fille fit un récit qui concordait, exactement, jusqu'à huit heures, avec celui de la femme de chambre. Elle ajouta qu'elle avait quitté la villa de l'avenue de la Belle-Gabrielle pour se rendre à l'Opéra.

— Seule ? demanda le commissaire.

— Oh ! non. Avec des amis.

— Leur nom ?

— Arlette Dancourt, une amie de pension et son mari. Nous étions dans la baignoire 34, et l'on donnait « le Vaisseau fantôme ».

— L'adresse de ces amis Dancourt?

— 36, avenue du Roule, à Neuilly.

— Voyez ça tout de suite, dit le commissaire à un de ses hommes... Vous comprenez, fit-il à l'adresse de la jeune fille, c'est nécessaire.

— Mais oui, mais oui, répondit-elle... A la sortie du théâtre, j'ai quitté mes amis. Ils m'ont mise en taxi. Devant eux, j'ai donné l'adresse d'ici. Mais à peine les avais-je quittés que j'ai ordonné au chauffeur de me conduire...

— Au journal « Cosmos ». Je sais cela. Donc, c'est net. A l'heure où votre père était assassiné vous étiez à l'Opéra.

— Vous n'en doutez pas, Monsieur le commissaire ? demanda Madeleine Maillebois agressive.

— Non, bien sûr... Et votre père... vous a-t-il fait part... Comment dire ?...

A ce moment, Brisach, marchant de long en large dans la pièce, tournait le dos à Mlle Maillebois et à Jean Favier. Il paraissait hésiter, cherchait ses mots pour poser une question qui l'embarrassait lui-même. Les yeux fixés au tapis il dit enfin :

— Vous a-t-il confié ses craintes ?

Rapidement, la jeune fille consulta Favier du regard, et celui-ci d'un léger signe de tête, encourages la jeune fille à parler.

— Oui, dit-elle. Ce soir même, avant le dîner. Nous parlions de la campagne de « Cosmos ». Je lui souriais...

— Brisach, c'est enfantin, dit Favier. Je vous ai raconté cela tout à l'heure. Ne jouez pas au détective. Je vous l'ai dit, Ernest Maillebois connaissait la menace. C'est ce qui l'empêchait de plaquer la bande d'escrocs, et c'est pourquoi Mademoiselle Maillebois est venue me trouver.

— Je l'avais oublié, Favier, dit le commissaire. Une autre question, Mademoiselle... Votre mère ?...

— Est morte il y a dix ans.

— Sa fortune ?

— Tout entière à la banque de ma famille. Sauf, cependant...

— Ah ! ah ! dites ?

— Un paquet de titres qui étaient déposés dans un coffre loué à mon nom.

— Où cela ?

— Dans un établissement de crédit des grands boulevards. Une précaution de mon père, pour le cas où...

Le téléphone sonna.

— Prenez donc, Favier, dit le commissaire. Ce doit être votre journal qui s'inquiète.

Le journaliste décrocha le récepteur, mais le passa bientôt au commissaire.

— Non, Brisach, c'est pour vous, du quai des Orfèvres.

Le policier écouta ce qu'on lui disait, ne lâchant que de courtes monosyllabes. Puis, lorsque la communication fut terminée, il reposa lentement le récepteur et dit :

— Une nouvelle, Favier, et vous, Mademoiselle. Ce n'est pas votre père qu'on a trouvé ici assassiné.

— Comment ! dit le journaliste.

— Mon Dieu ! fit la jeune fille.

— Non ! En préparant le cadavre pour l'autopsie de tout à l'heure, les aides ont découvert que le Maillebois était un faux Maillebois. Maquillé, fausses moustaches, çà ! du beau travail. Moi-même, qui connaissais votre père, je m'y suis trompé. Ah ! quelle histoire !

III

Jean Favier n'avait pas quitté d'une semelle le commissaire Brisach, cette nuit-là. De demi-heure en demi-heure, le journaliste souffilait à son rédacteur quelques indications qui servaient de trame aux quatre colonnes bien remplies que « Cosmos », en fin de compte, allait publier, dans sa dernière édition, sous un titre sensationnel :

Le scandale du Comptoir Général de Finance

Un inconnu qui s'était maquillé au point de ressembler à M. Ernest Maillebois, est découvert assassiné dans la villa du financier. M. Maillebois a disparu.

Lorsque le commissaire avait eu communiqué à Mlle Maillebois et à Jean Favier la nouvelle qu'il venait de recevoir, et qui était bien le plus sensationnel des coups de théâtre qu'on pût attendre en une semblable affaire, il avait réfléchi un moment, puis avait dit au journaliste :

— Si nous allions voir ce type-là ?

Comme bien on pense, Favier n'avait pas refusé cette aubaine qu'était pour un informateur la vue de l'auteur d'une supercherie dont, en fin de compte, il avait été la victime.

— J'ai toujours ma voiture à la porte... répondit Favier.

Avant de quitter la villa de l'avenue de la Belle-Gabrielle, Brisach avait donné des ordres à ses collaborateurs : un inspecteur devait rester en permanence dans le bureau de Maillebois, un autre dans le vestibule d'entrée ; un agent en uniforme veillerait dehors, près de la grille dont il ferait le tour, sans cesser un instant d'interdire à quiconque l'accès de la propriété, autrement que par les voies normales.

En moins de dix minutes, l'auto mena les deux hommes devant l'entrée de l'Institut médico-légal.

Avant de quitter Madeleine Maillebois, Jean Favier lui avait fait quelques recommandations :

— Soyez prudente, lui avait-il dit. Les choses, en somme, s'arrangent mieux que nous pouvions l'espérer. Votre père, sans nul doute, est vivant...

— Et déshonoré !

— Oh ! fit le journaliste. Au point où il en était... Vous n'êtes pas, j'en suis sûr, de ces femmes cornéliennes, qui préfèrent...

— Ah ! non. N'importe quoi, mais qu'il vive !

— Vous voyez bien. La vie, pour vous, est à son aurore. Le temps efface bien des choses. Courage, mon amie.

Elle lui dédia un pauvre sourire et lui offrit la main.

— Oui, je suis votre amie, dit-elle.

— Je vous tiendrai au courant, dit Favier. N'acceptez de répondre à aucun interrogatoire et à plus forte raison à aucun interview de presse avant de m'avoir revu. Promis ?

— Promis. A bientôt.

Brisach se fit conduire devant le cadavre du faux Maillebois. Dès l'entrée de la salle froide et presque nue où l'on avait porté l'assassiné, on n'apercevait que la dalle de granit clair et l'homme étendu, rigide, passé définitivement dans l'autre monde.

D'un seul regard on découvrait la tromperie. Certes, l'homme avait la même taille, la même corpulence, la même « allure » qu'Ernest Maillebois. Il avait pris soin de se vêtir de la même manière que le financier : le veston et le gilet noirs, le pantalon à rayures, le col empesé rebattu qui étaient installés sur une chaise près du cadavre, eussent pu être ceux du vrai Maillebois. A l'annulaire droit du gisant, une chevalière gravée de deux initiales « E.M. » complétait la mise en scène.

Mais, arrachée la fausse moustache poivre et sel, effacé le fond de teint rosâtre qui simulait la coloration des pommettes du vrai Maillebois, c'était un tout autre homme qu'on avait devant soi.

On avait fouillé ses poches. Elles ne contenaient rien qui pulsse mettre la police sur la trace de son identité.

— A-t-on pensé, demanda le commissaire, à relever ses empreintes digitales ? C'est peut-être un client de la maison ?

— C'est fait, Monsieur le commissaire, lui répondit-on. On fouille les archives en ce moment.

De l'ancienne morgue, Brisach toujours suivi par Jean Favier, regagna son bureau de la préfecture. Il serait beaucoup plus à l'aise, là, pour diriger son enquête. La grande maison était en rumeur. Des journalistes, avertis qu'il se passait quelque chose — il était près de quatre heures du matin, — assaillaient le cabinet du directeur de la police judiciaire. Ils eurent un geste de dépit en voyant Favier apparaître en compagnie de Brisach dans les couloirs.

— Pas chic, commissaire, dit quelqu'un.

— Moignez-les ! lui souffla Favier qui avait son plan.

— Eh bien ! mes enfants, je puis vous annoncer que le directeur du Comptoir Général de Finance, Ernest Maillebois, a été assassiné cette nuit.

Des questions fusèrent.

— Où ? Par qui ?

— Par qui ? Je voudrais bien le savoir... Où ? dans sa demeure, à Fontenay. Dépêches-vous si vous ne voulez pas manquer votre dernière édition.

Comme une volée de moineaux, les reporters s'égaillèrent, laissant le champ libre à Favier.

(A suivre).

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 13 mai. — N° 18. *

Le Coffre-fort vivant

par Frédéric MAUZENS

Quelqu'un, près de nous, se souleva sur sa chaise-longue et parla bas à un voisin. Celui-ci tourna la tête de mon côté. Au même instant, un officier passait. Il s'arrêta et me regarda. Puis il reprit sa marche, et j'entendis un chuchotement dans l'ombre où il avait disparu. Bientôt des personnes s'approchèrent et m'examinèrent à la dérobée.

Plaisance me prit le bras et nous allâmes nous accouder à la balustrade qui fait le tour du paquebot. Un monsieur, l'air indifférent, vint se placer à notre gauche. Une dame se mit à ma droite et me lança des regards furtifs. Derrière nous, il y avait un bruit de pas légers. Des gens se pressaient pour me voir.

Tout à coup, la voix de Loustau s'éleva :

— Ne vous gêner pas ! Non ! vrai ! Nous nous retournâmes. Un passager enfouissait précipitamment quelque chose dans la poche de son pantalon blanc et s'inclinait en disant d'un ton confus :

— Oh ! pardon !

Il avait l'accent anglais.

— Ce particulier reprit Loustau, vient de couper un morceau du veston de M. Bernard !

Je tâtai d'une main inquiète le bas de mon dos et sentis une échancrure. En même temps, je m'aperçus que ma voisine de droite jouait avec des ciseaux à ongles.

J'avais entendu parler de ces touristes qui dégradent les monuments historiques pour en emporter un fragment. On traitait mon vieux complet comme le Parthénon.

Cinquante années d'économie ont développé en moi un véritable instinct de la conservation des vêtements ; il se révolta.

D'autre part, ce rôle de phénomène me gênait affreusement.

— Je redescends, dis-je à Plaisance.

La fatigue et la peur d'une congestion avaient décidé mon cousin à quitter notre étuve pour venir affronter la désagréable curiosité des passagers. Maintenant, il en avait pris son parti. D'ailleurs, c'était surtout à ma personne qu'on en voulait.

— Moi, répondit-il, je m'installe ici. Puisque tu t'en vas, sonne le domestique, et qu'il m'apporte une chaise-longue comme celles-là.

Et il me laissa partir, sachant que Loustau ferait bonne garde et que, du reste, une tentative criminelle n'était guère à craindre sur un paquebot.

Je réintégrai ma cabine et l'inspecteur la mienne.

Je fis la commission de Plaisance, puis m'assis sur une chaise, n'ayant pas le courage de me remettre au lit par cette température. Je voyais Loustau se promener de long en large et tourner en sifflotant. Au bout d'une heure d'ennui, je me risquai.

— Monsieur l'inspecteur... fis-je timidement.

— Voilà !

Loustau s'encadra dans la porte de sa cabine. Je me levai et vins au seuil de la mienne.

— Il fait chaud... repris-je.

Jamais, dans les conditions où nous étions, je n'aurais osé en dire autant à un autre que Loustau. Mais celui-ci m'inspirait à la fois de la confiance et de la sympathie. Je devinais son inépuisable énergie et son dévouement prêt à tout. Je sentais que, pour m'obliger, il se mettrait en quatre et, pour défendre ma vie, sacrifierait la sienne. J'en étais sûr. Il ne me faut pas longtemps pour juger quelqu'un. Ce n'est pas plus la connaissance des hommes que la finesse qui m'a manqué pour réussir. C'est l'aplomb. Les cas sont rares où je ne sais pas ce qu'il y a à faire. Seulement, je ne fais point. Voilà pourquoi j'ai toujours végété.

— Pour sûr ! répliqua l'inspecteur.

Son regard aigu fouillait mes yeux. Puis sa figure creusa sa figure maigre et moustachue. Il comprenait que je profitais de l'absence de mon cousin pour faire un bout de causette. Policier habile, il devait être bon psychologue et me pénétrer comme je le pénétrais. Il se doutait probablement de l'empire pris sur moi par un parent autoritaire et riche.

— Ce n'est pas la même chose qu'à Paris, reprit-il. Il y faisait pourtant rudement bon, le jour où vous avez filé... Vous rappelez-vous ?... Si ce temps-là avait duré, le marronnier du 20 mars eût été en avance.

Nous venions de voir, à Ceylan, des forêts de cocotiers, et ce sont les plus belles du monde, je le savais par des récits de voyages copiés chez Jules Ricard. Et c'était le marronnier du 20 mars qui se glissait dans notre conversation. Jamais Loustau et moi ne parlâmes des merveilles du voyage. Toujours nous causâmes de Paris, ce Paris de poussière et de tumulte où nous avions tant peiné, l'un subissant des avanies, l'autre des mauvais coups, tous deux l'aimant quand même de tout notre cœur.

— Il eût certainement été en avance ! répétai-je avec conviction.

Et je me représentai le marronnier en fleur. J'évoquai les Tuileries. Un soupir m'échappa.

— Est-ce qu'il a continué à faire beau après mon départ? demandai-je.

Ce qu'avait été le temps, en mon absence, à Paris, m'intéressait plus que ce qu'il était en ce moment sur l'Océan Indien où je me trouvais.

— Non, répondit l'inspecteur, il a plu à torrents. Ce n'est qu'en Italie que j'ai retrouvé le soleil.

— Vous avez passé par l'Italie, vous...

— Le chemin de la malle des Indes... Londres, Calais, Paris, Brindisi...

— Brindisi !

Ce nom, pour une raison singulière et quelque peu ridicule, m'était on ne peut plus familier. Tous les matins, depuis des années, je lisais dans mon journal le bulletin météorologique et y voyais combien le thermomètre avait marqué à Haparanda (?), Belfort, Cherbourg, Toulouse et Brindisi. Quelquefois, Haparanda était remplacé par Hernosand (?), Kuopio (?) ou Uléaborg (?). Cherbourg par Brest, Brindisi par Alger ou Palerme. Mais, trois jours sur quatre, je savais à quoi m'en tenir sur le temps de la veille à Brindisi.

— Est-ce que vous vous êtes arrêtés comme nous à Port-Said ? reprisje.

— Heureusement ! Songez donc que nous étions partis sans même un mouchoir de rechange !

— C'est ainsi que je suis parti moi-même. Seulement mon cousin avait une malle pleine de linge.

— Tandis qu'à nous trois, nous n'avions pas un sac de nuit. Moi je m'en moquais, et Cruchat encore plus, mais M. de Chasseneuil était navré. A aucune gare, le train péninsulaire ne s'arrêtait assez longtemps pour qu'on pût aller en ville acheter quelque chose. Le steamer de la P. and O. était sous pression quand nous arrivâmes à Brindisi. Le temps d'aller prendre l'argent qui attendait ces messieurs chez un banquier, et il fallut monter à bord. Le baron, qui a l'habitude de changer de mouchoir trois fois par jour, faisait une tête extraordinaire quand il tirait son petit morceau de batiste, grand comme un rabat. Vous pensez s'il était blanc, après trente-six heures de chemin de fer ! Et nos fronts ruisselaient sous le soleil de l'Italie méridionale. Je n'ai pas besoin de vous dire si l'on a fait fête aux serviettes fraîches des lavabos de nos cabines. M. de Chasseneuil ne s'en est pas contenté ; il a acheté à un passager la moitié de ses chemises et de ses mouchoirs. Puis, à Port-Saïd, nous nous sommes montés. C'est le baron qui a tout payé.

— Je sais qu'il est généreux.

— Oui, mais il n'entendait l'être que pour moi. Quand j'ai tiré mon porte-monnaie, un geste gentil m'a empêché de l'ouvrir. Seulement Cruchat, sous prétexte qu'il avait oublié son portefeuille, a prié le baron de payer aussi pour lui. « Nous règlerons chela à bord », a-t-il dit. Et je crois bien que rien du tout n'a été réglé.

— Ça ne m'étonne pas.

Je reconnaissais bien le sang-gêne, l'âpreté du brocanteur et la trop grande délicatesse de M. de Chasseneuil rougissant de réclamer ce qu'on lui devait.

— Cruchat... continua Loustau.

Il s'interrompit et je murmurai :

— Quand on parle du loup...

Le pas lourd de l'Auvergnat faisait craquer les marches de l'escalier.

L'inspecteur et moi fîmes demi-tour et notre conversation, pour cette nuit, en resta là.

Mais le lendemain, nous la reprîmes, et nous la continuâmes les jours suivants.

Quand à Plaisance ou l'un des deux compagnons de l'inspecteur était en bas, on se regardait, d'une cabine à l'autre, ainsi que des chiens de faïence. Et dès que nous étions seuls, Loustau et moi, vite nous arrivions chacun à notre porte et bavardions comme deux commères sur leur palier.

XIV

LA ROME AUSTRALIENNE

Le 20 mars, nous abordions en Australie, à Freemantle. La traversée, depuis Colombo, m'avait paru courte, grâce à Loustau. Nous étions presque toujours en tête-à-tête et avions fini par devenir une paire d'amis. Il me racontait des histoires passionnantes pour un vieux lecteur de faits divers comme moi. Et, de mon côté, je m'étais ouvert à lui. Il savait maintenant que seule la peur du bistouri m'empêchait de rendre à Cruchat son diamant, que je m'abandonnais à Plaisance dans l'unique espoir de gagner un asile ignoré de tous, et que, si mon cousin nourrissait secrètement des projets malhonnêtes, je ne me prêterais jamais à leur réalisation.

— En ce cas, avait dit l'inspecteur, rentrez en France. Je vous garantis qu'avec moi, vous n'y aurez rien à craindre.

Mais je ne m'étais pas laissé convaincre. L'incognito me semblait encore plus sûr que tout.

— Et cet asile secret, avait repris Loustau, c'est en Nouvelle-Zélande que votre cousin espère le trouver?

— Oui, je sais que le jour de notre arrivée à Bombay, il a parlé de la Nouvelle-Zélande... Mais il eût probablement aussi bien parlé du Japon ou du Pérou. Je crois qu'il compte simplement aller d'un pays à l'autre jusqu'à ce que vous en ayez tous assez.

— Mais il a donc le diable au corps?

— On ne le dirait pas à son air placide.

— L'air ne veut rien dire.

— C'est, au fond, un autoritaire, et plus on s'acharnera à le suivre, plus il s'acharnera à fuir.

— Nous n'avons pas fini de courir.

En attendant, nous avions atteint la première des villes australiennes desservies par les Messageries Maritimes, et bientôt nous courions vers la seconde, Adélaïde. Nous y fûmes le 25 mars. Et le surlendemain, nous étions enfin à Melbourne. C'était pour ce dernier port que nous avions pris nos billets. Nous débarquâmes.

Je ne parlerai point de la ville, des sept collines qui lui valent, paraît-il, le surnom de « Rome de l'Australie », de ses parcs luxuriants, de ses édifices massifs et riches. Je n'ai fait qu'entrevoir tout cela, qui n'a d'ailleurs aucun intérêt pour moi. Si je voulais résumer en deux mots l'effet que m'a produit Melbourne considérée à ce point de vue, ceux de « cité cosme » s'imposeraient. Et je ne vois pas autre chose à en dire.

Je n'insiste pas non plus sur la longueur et la largeur des rues, qui se coupent toutes à angle droit, ni sur la multiplicité des fils électriques, bien qu'en ayant été assez frappé.

Ce qui m'impressionna extrêmement, ce furent d'abord les fenêtres à guillotine, puis l'emploi exclusif de l'anglais que j'entendais baragouiner par tout le monde et voyais s'étaler partout. C'était la première fois que je mettais le pied à l'étranger. Ces mots qui sifflaient dans tant de bouches m'étourdissaient. Ceux qui couraient du haut en bas des affiches et aux devantures des magasins m'éblouissaient. Nous n'étions pas arrivés à l'hôtel que j'en avais retenu plusieurs, notamment « trunks and bags » et « Swedish cutlery ». Mais je ne me rappelle pas, tant j'étais troublé, si on me les avait dits ou si je les avais lus...

Il est évident que je n'ai pas la tête bien solide, Mes compagnons, eux, ne semblaient pas le moins du monde émus. M. de Chasseneuil, il est vrai, en sa qualité d'ancien diplomate, avait l'habitude des voyages et savait l'anglais.

(A suivre).

Le gérant SERGEUX PASCAL

Imp. du *Journal de Roubaix*, 21, Cte-Rue 24, rue Victor-Hugo, ROUBAIX. 20607

NÉCROLOGIE

CONVOIS FUNÈBRES

Aujourd'hui lundi 13 mai 1940
Funérailles de :

ROUBAIX

Madame Veuve RICHARD-DECOTTIGNIE
8 h. 30, église Saint-Rédempteur.

Mlle Hélène POUILLE
9 heures, église Sainte-Elisabeth

Mme Vve CHRETIEN-FONTAINE
10 h. 15, église du Sacré-Cœur.

TOURCOING

Madame Veuve Victor BODIN-GADENNE
9 h. 15, église du Sacré-Cœur.

MOUVAUX

Mme Alfred BREYER-GOUSSEAU
9 heures, église Saint-Germain.

WASQUEHAL

M. Jules BURGER-KOENIG
10 heures, Rite église réformée.

Vous êtes priés d'assister aux Convoi et Service de

Mme Vve Victor FONTAINE
née Elisa DUBAR

pieusement décédée à Tourcoing, le 11 mai, dans sa 76me année.

Lesquels auront lieu le mardi 14 courant, à 9 h. 30, en l'église Saint-Joseph, sa paroisse, d'où son corps sera conduit au cimetière du Pont-de-Neuville pour y être inhumé.

Assemblée à la maison mortuaire, 102, rue Achille-Testelin, à 9 h. 15.

De la part de toute la famille.

F.F. Deguisne, Tourcoing. T. 540

On nous prie d'annoncer la mort de

Madame Arthur SLOSSE
née Irma BODDIN

décédée à Mouvaux, le 10 mai 1940, dans sa 41me année.

Les Convoi et Service auront lieu le mardi 14 mai, à 9 h., en l'église du Sacré-Cœur, à Mouvaux.

Assemblée à la maison mortuaire, 88, rue du Château.

De la part de :
M. Arthur Slosse, son époux ;
M. André Slosse, son fils ;
Mlle Jeanne Slosse, sa fille,
Et de toute la famille.

Condoléances à la sortie de l'église.

Vous êtes priés d'assister aux Convoi et Service de

Madame veuve Jean-Baptiste DECQUE
née Victorine HERBAUX

pieusement décédée à Roubaix, le 11 mai, dans sa 72me année.

Lesquels auront lieu le mardi 14 courant, à 14 h. 30, en l'église Saint-Rédempteur.

Assemblée à l'hôpital « La Fraternité », à 14 h. 15.

Il ne sera pas envoyé de faire part cet avis en tenant lieu.

De la part de :
Mme Vve Debroé-Decque et sa famille ;
Et de toute la famille.
Courmain, 55, r. Archimède, Rx

Vous êtes priés d'assister aux funérailles civiles de

M. Léonard DETOLLENAERE

décédé à Roubaix, le 11 mai 1940, dans sa 78me année.

Lesquelles auront lieu le mardi 14 courant, à 15 heures.

Réunion 41, rue Duguesclin, à 14 h. 45.

De la part de :
Mlle Malvina Detollenaere ;
M. et Mme Charles Detollenaere-Jardy et leurs enfants ;
M. et Mme Charles Fraet-Detollenaere et leurs enfants, ses enfants et petits-enfants.

Cet avis tient lieu de faire part.

Vve Vancenoge Potennie. T. 358.04

REMERCIEMENTS MESSES & OBITS

Aujourd'hui lundi 13 mai 1940
Messes et Obits pour :

TOURCOING

Madame Alfred DESPLECHIN-DEBRUYNE
9 heures, église Notre-Dame de Consolation.

Monsieur Louis VERBRUGGHE-DECOENE
9 heures, église Sainte-Anne.

CROIX

Monsieur Léon PETIT
9 heures, église Saint-Martin.

RONCQ

Monsieur Désiré AUTBAERT
9 heures, église Saint-Piat.

Monsieur Louis BONTE-PIOT, son épouse ;
M. et Mme Pierre BONTE-DUPONT ;
M. et Mme Adrien BONTE-LEOOMTE ;
M. et Mme Pierre PILATE-BONTE, ses enfants ;
MM. Pierre, André, Jacques et Michel BONTE ; Mlles Andrée, Monique et Bernadette BONTE ; M. Adrien BONTE ; MM. Louis et Jacques PILATE ; Mlles Jeanne et Marie PILATE, ses petits-enfants ;
Le colonel et Mme Thomas ROSSE et leurs enfants ;
M. et Mme Henry BONTE-CODDEVILLE et leurs enfants ;
Mme Arthur BONTE-VANHOUTTE et ses enfants ; M. Ernest BONTE-DORMAEL et ses enfants ; M. et Mme Paul BONTE-TRY et leurs enfants ; M. Albert BONTE ; Mme Paul DUJARDIN et ses enfants, ses beaux-frères, belles-sœurs, neveux et nièces ;
M. et Mme André CARTERON-CHOUTIER et leurs enfants, ses cousins et cousines ;
Et toute la famille.
Mlle Berthe MONNIER,
ont la douleur de vous faire part de la mort de

Madame Louis BONTE
née Adrienne PIOT
Membre des Œuvres paroissiales

pieusement décédée à Roubaix, le 10 mai 1940, dans sa 74e année, administrée des Sacrements de Notre Mère la Sainte-Eglise.

Et vous prient d'assister aux Convoi et Service solennels, lesquels auront lieu le mardi 14 courant, à 10 heures 30, en l'église Saint-Jean-Baptiste, sa paroisse.

Réunion à la maison mortuaire 3, rue de Barbieux, à 10 h. 15.

CET AVIS TIENT LIEU DE FAIRE-PART. 17731

M. et Mme Octave Dejardin-Bombled; M. et Mme Duhot-Dejardin; MM. Jean Dujardin et Gérard Duhot; Mlles Thérèse Duhot et Annie Dejardin et toute la famille, remercient bien sincèrement les personnes ayant assisté aux obsèques de

Mme Vve Octave DEJARDIN
née Marguerite DERVILLE

ou qui, empêchées, leur ont adressé leurs sentiments de condoléance.

Mme Van Hemelryck, ses enfants;
Et toute la famille,
remercient sincèrement les personnes ayant assisté aux funérailles de

M. Albert VAN HEMELRYCK

ou qui, empêchées, ont exprimé leurs sentiments de condoléance. N17.732

La famille TIBERGHIEN-MINET, très touchée des marques de sympathie qu'elle a reçues à la suite du décès de

M. Edouard TIBERGHIEN
époux
de Dame Stéphanie MINET

adresse ses sincères remerciements aux nombreuses personnes qui ont assisté aux funérailles ou qui, regrettant de ne pouvoir y assister, ont exprimé leurs sentiments de condoléance. N9767d

Les familles DIERKENS, MONIEZ et PERAVE,
très touchées des marques de sympathie qu'elles ont reçues à la suite du décès de

Madame Henri DIERKENS
née Marie PERAVE
VEUVE EN PREMIÈRES NOCES DE M. LÉON MONIEZ

adressent leurs sincères remerciements aux nombreuses personnes qui ont assisté aux funérailles ou qui, regrettant de ne pouvoir y assister, ont exprimé leurs sentiments de condoléance. N9768d

Dame Marie Lecomte, au Carmel de Douai ;
Le Rév. Père Paul Lecomte, S.J. ;
MM. les abbés Jean et Léon Lecomte,
très touchés des marques de sympathie reçues à l'occasion du décès de leur mère

Mme Vve Jean LECOMTE
née Marie DUJARDIN

remercient vivement les personnes qui ont assisté aux funérailles ou qui, regrettant de ne pouvoir y assister, leur ont exprimé des sentiments de condoléance.

L'Obit du mois aura lieu mardi 14 mai, à 9 h. 30, en l'église Notre-Dame, à Tourcoing. N63.875d

"La Femme est une Fleur aussi..." dit TANTE-ANNIE

Au printemps, la nature refleurit.

Au printemps, notre sang subit aussi des transformations analogues à celles des plantes - ces êtres vivants - . A vous de savoir si vous voulez être une plante fragile ou une plante robuste trouvant à chaque saison une nouvelle floraison.

Ecoutez mon conseil :
Au printemps faites une cure de
JOUVENCE DE L'ABBE SOURY,
vous éviterez les " mille maux " de cette saison si dangereuse pour les femmes.

Tous les troubles printaniers : vertiges, faiblesse, maux de têtes, irrégularités, éruptions, idées noires, etc... viennent DU SANG.

Soignez votre sang pour conserver santé, jeunesse et beauté à toutes les saisons de l'année comme à tous les âges de la vie.

30 — P. 404

Exigez bien, dans l'intérêt de votre santé, le portrait de l'ABBE SOURY et, en rouge la signature Mag. DUMONTIER.

JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY

Mag Dumontier

ABBE SOURY 1732-1800

AUCUN AUTRE PRODUIT NE PEUT LA REMPLACER

Remet le Sang dans le bon sens

IMMEUBLES A LOUER

RECHERCHE
3 pièces confortables, rez-de-chaussée ou 1er étage. S'adresser : PARSIS, Civette, 12 bis Grand'place, ROUBAIX 17615

ENSEIGNEMENT

Le bon air et les bons soins toute l'année, pour enfants de 3 à 13 ans, école à proximité. Mademoiselle DUSSIGNE, infirmière diplômée, 66, rue Dubois, BERCK-PLAGE (Pas-de-Calais). 30442

CYCLES ET AUTOS

Achat et vente de voitures AUTOMOBILES et PIÈCES D'OCCASION Devoldre 90, boulevard de Strasbourg Roubaix. Téléphone 336.09 27563

AUTOMOBILISTES, MOTOCYCLISTES achetez vos pneus à la — MAISON DU PNEU — 9, rue Pierre-Motte, ROUBAIX — 30601

ASTHME - POITRINE
Docteur-Ph. M. Verhaeghe LABORATOIRES SCIENTIFIQUES Pharmacie du Trèfle ROUBAIX

NOS BUREAUX SONT FERMÉS LE DIMANCHE.

AVIS DIVERS

LINGE Laisse tomber, suite crise, paquet de linge rue des Vosges, samedi soir 4 mai, six heures. Rapporter contre récompense : Pagnier, 75, boulevard d'Armentières, Roubaix. 17718d

Machines à écrire, à calculer Réparations de toutes marques, - F. BROOKS, spécialiste, 185, boulevard de Reims, ROUBAIX (Téléphone: 329.65) 25.600

ACHAT BIJOUX AU PLUS HAUT PRIX SOYEZ 1, rue Pierre-Motte, — ROUBAIX — 30602

JE RECHERCHE
Bas 1er choix. Faire offres DEBORGHER 74, rue Fabricants, Roubaix. Tél. 373.21 29390

BEURRE
extra, tout premier choix, 19,50 le kilo. Colis 4 k. 500, 9 k. 500 et grosses quantités. — Mme Coudray-d'Hangest, Louvigné-du-Désert (Ile-et-Vilaine). 31126

VENDEZ TRÈS CHER vos Bijoux, Brillants, Argent, Montres, Chaînes chez MASQUELIE
SPECIALISTE - 47, Grande-Rue, 47 - ROUBAIX — (Place de la Liberté) —
LE PLUS BEAU CHOIX DE MONTRES ET DE BIJOUX AUX PLUS BAS PRIX

Pour vos Maux D'ESTOMAC
BRULURES AIGREURS GASTRITES DYSPEPSIE
POUDRES de COCK
Toutes pharmacies, fr. 12.50 la boîte

Une très petite Prise Odophile guérit un fort mal de tête et dégage le cerveau. — La boîte : 9 fr.
Pharmacies Deroubaix, 108, rue Lannoy et Delabaere, 163, Grande-Rue, à Roubaix ; Vancoufville, 6, rue Saint-Jacques ; Boulois, 23, rue Brun-Pain, à Tourcoing et toutes pharmacies. 30603